

Robert Seethaler
LE CHAMP
Traduit de l'allemand (Autriche) par Élisabeth Landes
Paris, Sabine Wespieser Éditeur, 2020, 280 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Trente textes brefs, vingt-neuf destins racontés par des morts au cimetière de Paulstadt, petite ville autrichienne qui, sous l'égide du maire Landmann, politicien né, dynamique et parfois véreux, s'est développée dans les décennies 1980-1990. Un vieil homme se promène entre les tombes de cette partie du cimetière, appelée « le champ », où les visiteurs sont rares. Il croit entendre des voix venues de la terre, à peine audibles. De quoi peuvent parler les morts ? « Évidemment, ils parleraient de la vie. Il se disait que l'homme n'était peut-être en mesure d'évaluer définitivement sa vie qu'après s'être débarrassé de sa mort. » Et, plus loin : « Une pensée lui était venue [...] qui portait sur le temps de sa vie : jeune homme il voulait passer le temps, puis il aurait voulu le retenir, et à présent qu'il était vieux il ne souhaitait rien plus ardemment que le retrouver. » Assis à sa table de cuisine, le vieillard « tourne le dos au monde », il reconstruit la vie de chaque mort.

Ne vous méprenez pas : il ne s'agit pas d'un retour à un genre littéraire connu surtout des spécialistes de la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles. Je n'en mentionne que les plus connus : le *Dialogue des morts* (1683) de Fontenelle (1657-1757) et les *Dialogues des morts* (1712) de François Fénelon (1651-1715), alors qu'au XIX^e siècle, le *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly (1829-1878) est une critique du Second Empire qui a valu à cet avocat et pamphlétaire quinze mois en prison. Dans le livre de Seethaler, il n'y a ni célébrités

intellectuelles ou politiques, ni philosophes qui s'affrontent, mais des bourgeois, des ouvriers, des intellectuels de Paulstadt. Chacun parle pour soi de façon si émouvante que les portraits s'éclairent par les joies et les peines pendant sa vie, dont la Parque Atropos, « l'inévitable », a coupé trop tôt le fil ou trop tard.

Dans ce nouveau livre de l'auteur autrichien¹, les dialogues sont rares. Si les morts ne racontent pas leur histoire, ils touchent tous aux éléments essentiels pour mieux comprendre le déroulement de leur vie. Les récits s'entrecroisent, se corrigent mutuellement ; les dires d'autres intervenants apprennent au lecteur les « vraies » motivations (toujours aléatoires) du personnage en question. Certains d'entre eux ont attiré les commentaires de plusieurs voisins, tous ensevelis dans ce champ, comme le curé de la paroisse, le père Hoberg. Jeune, celui-ci a cru avoir entendu l'appel de Dieu et perçu la vérité du message divin. Assailli par le doute, il finit par rejeter la religion, pour lui un immense mensonge. Il a incendié l'église et est mort dans le brasier. De ses vingt-huit anciennes ouailles autour de lui, pas moins de cinq le décrivent comme un homme à moitié fou et trop malheureux pour guider la communauté.

Le filet social de Paulstadt constitue un réseau resserré de relations. Ici, chacun connaît l'autre, et chacun a été jugé, classé, aimé ou détesté. Hannes Dixon, fondateur et rédacteur en chef du journal local, a bien connu Hoberg. Le plus grand regret de sa vie n'est pas la perte de l'église et la mort du curé, mais de n'avoir pu crier à sa mère mourante qu'il a toujours besoin de son amour. Pour l'obtenir, il a fondé le journal qu'il dirige pendant plus de trente ans. Quant à elle, Annelie Lorbeer, morte à cent cinq ans, refuse d'évoquer son dernier soupir, puisque « dans la mort est la

¹ Des sept romans de Robert Seethaler, né en 1966 à Vienne, trois ont paru chez Sabine Wespieser : *Le Tabac Tresniek* (2016 [2014]), *Une vie entière* (2017 [2015]) et *Le champ* (2020 [2018]). Son plus récent roman, *La dernière phrase* (*Der letzte Satz*) retrace la vie de Gustav Mahler lors de son retour en Europe en 1911. L'auteur est également acteur et scénariste.

vérité », sans toutefois élaborer ce qu'elle entend par là. Au moment où la Parque Atropos s'apprêtait à couper son fil, elle n'a pas senti la camarade s'approcher, elle est « simplement tombée dans le vide ». Avec un clin d'œil au suicide d'Hoberg, elle résume sa relation avec Dieu dans ce syllogisme : « Tout ce qui existe est humain. Dieu n'est pas humain, donc il n'existe pas. » Pour elle, comme pour plusieurs autres, la vieillesse serait plus supportable si elle ne menait pas nécessairement à des situations humiliantes : « Toute cette agitation pour un dernier reste de vie. Un derrière fripé est aussi indigne qu'un mensonge mal ficelé. Sans dignité, l'être humain n'est rien. » Elle n'est pas la seule à se détourner du curé : pour la réfugiée Stephanie Stanek, le marchand de fruits et légumes Navid al-Bakri et le joueur compulsif Lennie Martin, Hoberg a été un illuminé, perdu dans sa foi.

La majorité de ces morts ne croient ni au paradis ni à l'enfer, ils n'attendent pas leur résurrection. Par contre, ils parlent beaucoup et surtout de l'amour, victorieux ou avorté. Dans le premier portrait, Hanna Heim s'adresse à son mari depuis un lieu non spécifié, où les morts semblent perdre lentement le souvenir de leur vie sur terre. Cependant, Hanna réussit à lui rappeler de menus gestes qu'il a eus pour elle au début de leur relation, comme le toucher de sa main sur la sienne, « la façon dont tu passais ton pouce sur mes doigts ». Elle ne le trouvait pas beau, « mais tu étais mien », lui dit-elle. Herm Leydicke donne à son fils une leçon de vie qui, autrefois, lui a fait défaut : ne pas chercher la femme idéale, une chimère. Cesser de chercher Dieu, il n'existe pas. Ne jamais faire confiance à un médecin. Ne pas accepter une guerre qui n'est pas la sienne. Se chercher des amis. Penser aux morts et leur pardonner. Faire ce que lui n'a pas su : placer sa main sur la joue de sa mère et lui dire : « Je t'aime ! Je sais, pour toi [le fils] ça a l'air idiot et ça sonne faux. Mais pas pour elle [...] l'amour n'est tout de même pas un troc. »

Les morts nous parlent aussi de l'amour qui peut prendre brusquement fin à la suite d'un épisode banal, comme cette simple égratignure à la main de Connie Busse,

un incident sans importance au bord de la mer. Mais dès la blessure, Connie se détache de sa réalité : « J'ignore pourquoi tout ce que je fais tranquillement ressemble à un adieu », dit-elle. Quand sa fille lui montre le trait rouge sur son avant-bras, il est trop tard : « À partir de ce moment tout va très vite. » Sa mort n'est pas mentionnée, elle n'en vaut pas la peine. Mais la septicémie est une ombre dans le sens jungien ; elle révèle un vieux malaise dans sa relation avec son mari.

La perte de l'amour se fait lentement jour dans le destin funeste de Louise Trattner qui partage son appartement avec sa grand-mère et Lennie Martin. Le couple Louise et Lennie se brise quand elle se rend compte que la passion de son amant pour le jeu est plus forte que son amour pour elle. Mais Lennie ignore que Stephanie Stanek, la grand-mère de Louise, avait averti sa petite-fille que son amoureux ne valait pas tripette et qu'un destin funeste attend ce dernier. En parlant, la vieille femme révèle son passé de réfugiée, profondément troublant et son péché qu'elle n'a jamais confessé au père Hoberg. Par les traumatismes que sa fuite lui a infligés, le passage de la vie à la mort se présente dans une image, chute ou bourrasque, pour clore ce portrait.

Une seule fois, la ville entière est réunie à l'occasion de trois morts accidentelles après une catastrophe que personne n'a vu venir. Cet épisode est raconté par le maire Heiner Joseph Landmann et Karl Jonas, propriétaire terrien. Jonas savait d'avance, tout comme le prophète homonyme de la Bible, avalé puis recraché par un gros poisson, que la demande du maire (« Landmann » signifie « homme de la terre ») qui veut acheter ses terres pour y ériger un gros centre commercial, était absurde, voire dangereuse : le terrain est non seulement infertile mais trop instable pour supporter des édifices aussi importants. À peine construits, les bâtiments s'effondrent. Sous les décombres, trois victimes, toutes de Paulstadt, dont une seule relate son agonie (sans parler de son trépas). Quand Jonas apprend la nouvelle, il se félicite d'avoir réussi une bonne affaire. De son côté, Landmann, tué lentement par un cancer, tire son bilan.

Lors de l'enterrement des victimes, il vit l'instant le plus bouleversant de sa vie, l'union de la ville dans la mort : « L'espace de ce moment triste à mourir, nous fûmes ce qu'on appelle une *communauté*. » Dans le tombeau familial, il admet avoir été faux et horrible. « En résumé, les amis, j'ai été l'un d'entre vous ! »

Je rappelle que chaque mort de ce livre dit *sa* vérité sur sa vie et donne son avis sur celle des autres. Les mots rapportés par le vieil homme du premier portrait illustrent l'art et l'immense talent de l'auteur : retracer chacune des vingt-neuf existences après le passage obligé de la mort, sans fioritures ni détour, en utilisant des termes justes au moment de présenter l'essentiel de leur passé. La mort, accessoire, nous fait regretter nos erreurs, l'amour perdu et le temps qui avance d'un pas impitoyable, gaspillé en futilités.

La lecture de ces textes brefs, proches de la nouvelle, révèle la stratégie narrative et le style particulier de Seethaler. Il suit l'exemple donné par une des plus grandes nouvellistes allemandes du XX^e siècle, Marie-Luise Kaschnitz (1901-1974), trop peu traduite encore en français. Tous deux maîtrisent une technique d'une extrême difficulté, celle de juxtaposer sur quelques lignes des mots, apparemment sans lien, qui créent des images, une atmosphère, un lieu. Curieusement, la vie contenue dans ces portraits résume souvent un des *logia*² tels que ceux rapportés dans le Sermon sur la montagne (Matthieu 5-7), comme « Heureux les pauvres de cœur », ou encore les métaphores célèbres « Vous êtes le sel de la terre », « Vous êtes la lumière du monde », « N'amassez pas de fortune durant votre séjour sur la terre, là où les mites et la rouille sont à l'œuvre et où les voleurs saccagent et

² Énoncés de Jésus rapportés dans les évangiles apocryphes, dont certains se retrouvent dans les quatre évangiles synoptiques. Singulier : *logion*.

pillent. »³ Ces *logia* sont présents dans les sujets du recueil, ils le sous-tendent et lui confèrent, sans le dire *expressis verbis*, un rappel de l'héritage judéo-chrétien⁴.

Terminons par une citation qui marque la fin des souvenirs de K. P. Lindow. Elle illustre tant le procédé littéraire de l'auteur, apparenté à l'œuvre de Kaschnitz, que la présence de la mort, jamais prépondérante, mais qui sous-tend toute l'œuvre : « Les pas de mon père dans le couloir. L'odeur de la toque de fourrure de maman. Le médecin. De sombres soirées d'hiver. Chutes. Blessures. Cicatrices. Ses bras à elle. Ses pieds. Son front. Les oiseaux morts devant la porte de la maison. Une guêpe agonisante sur l'appui de la fenêtre telle une toupie bourdonnante. Une musique lointaine. La mort arrive comme une bourrasque. Elle t'emmène. Elle t'emporte. Comment je le sais ? Je ne le sais pas. »

Dans sa lettre aux Corinthiens, Paul dit que la mort sera détrônée en dernier lieu (15, v. 55) : « Mort, où est ton aiguillon ? Mort, où est ta victoire ? » Les morts de Robert Seethaler revisitent leur vie sur la terre. Mais seuls quelques-uns arrivent à faire la paix avec eux-mêmes, comme Hanna Heim. Qu'ils le veuillent ou non, pour notre bonheur, ils demeurent des vivants en sursis.

³ Pour l'image du sel, voir le portrait de Bernard Silbermann, à qui sa fille demande quelle est l'odeur de la mort. Sa réponse : « La mort sent le sel. » Il s'agit de l'une des rares occurrences où les personnages donnent un détail de l'effet de la mort sur les sens. La lumière est évoquée à plusieurs reprises, sans pour autant l'associer à l'arrivée de la mort. La richesse est mentionnée plusieurs fois chez H. J. Landmann, Karl Jonas, le marchand de voitures Kurt Kobielski, Navid al-Bakri, Lennie Martin.

⁴ Un procédé que j'ai moi-même utilisé dans *Solistes* (1997), où le Décalogue détermine la teneur de chaque nouvelle.